

<https://www.menouetsesvoisinsdargonne.fr/spip.php?article686>

Les combats de Sainte-Ménéhould en 1940

- Revue N°52 -

Date de mise en ligne : mercredi 28 septembre 2011

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés

L'arrivée des Allemands dans la ville le 12 juin 1940, peu l'ont racontée car beaucoup de civils étaient partis en évacuation. Et pourtant un Autrichien a écrit ses souvenirs de guerre dans le livre Â« Ob Tausend Fallen Â», et quelques pages concernent les combats dans la cité argonnaise. Mais Hans Haabe, ce soldat autrichien, était dans l'armée française

Le texte a été confié à Jean Hussenet par une Padada : Gaïtane Besnier Feuvre. La traduction est de Michel Baudier de Vouziers.

Hans Habe, écrivain et journaliste autrichien, antifasciste, interdit par les nazis, a gagné la France et s'est enrôlé dans l'armée française, dans le 21ème régiment de Marche de Volontaires Etrangers. Il vivra aux Etats-Unis où il écrira ses mémoires (à Washington en juin 1946).

Lors de l'offensive allemande des 9 et 10 juin, son régiment se replie par Vienne la Ville. A Sainte-Ménéhould, le régiment est chargé de protéger la retraite en retardant l'ennemi.

"Sainte-Ménéhould était le point de rassemblement de plusieurs armées qui étaient arrivées dans la petite ville de 3000 habitants par différents chemins et elles étaient maintenant jetées sur la seule route secondaire, la route de Verrières-Passavant-Commercy.

Cette manoeuvre exigeait toutefois un délai : cela signifie qu'il fallait arrêter à tout prix les Allemands au carrefour de Sainte-Ménéhould La jolie petite ville autrefois connue des touristes comme point de départ de la visite des champs de bataille de l'Argonne était maintenant destinée à devenir un lieu de résistance désespérée. Totalement entourée par l'Aisne et le canal latéral à l'Aisne (les Remparts), Sainte-Ménéhould est une forteresse naturelle qui ne peut être prise que par des chars lourds au prix de grosses pertes.

Le profane qui s'imagine la situation de Sainte-Ménéhould doit en venir à la conclusion suivante : il faut faire sauter le pont du nord (pont des Maures, route de Moiremont) après que le dernier homme l'ait franchi, et il faut que le pont qui débouche sur le sud reste intact aussi longtemps que les divisions chargées de la défense demeurent dans la ville

Mais qu'arriva-t-il ? Le pont nord ne fut jamais détruit, offrant ainsi aux allemands une occasion inespérée d'entrer facilement dans l'accueillante cité de Sainte-Ménéhould Par contre le pont sud fut détruit devant nous

Quand je fus sorti de l'église avec Gabriel Kohn, j'entendis les premiers chars allemands entrer dans la ville Sur la place, les soldats couraient d'un endroit à l'autre, cherchant un abri Beaucoup s'allongeaient sur la chaussée, le fusil pressé à l'épaule. Ce qui est tout à fait compréhensible sur le champ de bataille prenait ici une allure grotesque Les premiers avions apparurent. On ne pouvait plus différencier le bruit des avions de celui des chars. Une bombe tomba au milieu de la grand-place. Les pierres volèrent en l'air. On avait l'impression de ne plus savoir s'il faisait jour ou s'il faisait nuit. Chaque bombe provoquait d'abord une vive lueur, puis ensuite l'obscurité.

Je suis allongé devant l'église. Soudain j'entends une voix : Â« En position dans les maisons ! Arrêtez les chars ! Â». Personne ne sait qui a lancé cet ordre. On obéit instinctivement. Je me glisse dans l'embrasement d'une porte de maison, à l'angle de la place et de la rue Margaine. Au même moment les chars arrivent dans la rue étroite On ne peut s'imaginer qu'il va rester quelque chose derrière eux

C'est alors que dans le bruit assourdissant des bombardiers qui tournent sans cesse et des chars qui s'avancent lentement vers moi dans la longue rue étroite, je distingue soudain un bruit familier : une mitrailleuse crépite à proximité. C'est un bruit presque amical, presque musical. Je lève les yeux. Une mitrailleuse tire du premier ou du deuxième étage de la maison voisine. Il tire sur les chars qui s'approchent. Et c'est comme à chaque fois qu'un élément se glisse dans un groupe qui a perdu courage. Tout à coup, on se mit à tirer de tous côtés. La tentative était puérile. Au cours de nos combats, il avait été prouvé que même les canons de 48 prévus comme antichars, étaient sans effet sur les chars lourds allemands. Seul les 75 obtenaient quelques succès. Et voilà que maintenant nous tirions avec des mitrailleuses et nos vieilles carabines. Mais peu importe ! Cela tiraille soudain de toutes les maisons. Je traverse rapidement la rue. Les balles sifflent à mes oreilles de tous côtés. Ce sont les nôtres qui se sont mis en tête de prendre la rue dans un feu roulant.

Je monte les escaliers quatre à quatre. C'est une vieille maison, assez petite, avec des escaliers en bois. A

mi-étage, une porte est ouverte : c'est la porte des WC. Il n'y a rien de plus comique sur terre qu'un WC quand tout le monde se dérobe sous vos pieds.

Je ne reconnais pas les servants de la mitrailleuse. Je ne sais même pas s'ils sont de notre régiment. Mais dans la pièce d'à côté, un homme est à la fenêtre, et lui, je le reconnais, même de dos. Et en moi monte un sentiment indescriptible de joie : indescriptible, dis-je, parce que dans la vie quotidienne, l'homme parvient à s'élever au-dessus de la médiocrité habituelle pour atteindre les joies de son existence. Il faut être passé près de la mort pour comprendre ce que signifie retrouver un ami. C'est Truffy qui est à la fenêtre.

Je l'appelle. Il me fait signe de la main gauche mais sans se retourner. Je m'avance près de lui, à la fenêtre. Son bon visage poupin, tout rond, maintenant entouré d'une barbe rousse non taillée, est tranquille et calme, comme à l'accoutumée. Ses grosses lunettes toutes rondes n'ont pas glissé. Il me tend rapidement la main gauche ; puis il la serre à nouveau en forme de poing pour appuyer le canon de son revolver. Je charge rapidement ma vieille Remington, bien que j'aie peu d'espoir de voir partir le seul coup qu'elle puisse tirer à la fois.

Le char, suivi de beaucoup d'autres, mais la rue est si étroite qu'ils ne peuvent s'avancer que les uns derrière les autres, s'est arrêté de manière bizarre. Au même moment, le bruit des avions s'amplifie. Le char se trouve à l'extrémité nord de la rue Camille Margaine. Les mitrailleuses ne tirent plus. A demi dissimulés dans la pièce, nous jetons un regard dans la rue. Des soldats morts gisent sur l'asphalte. Derrière le char apparaissent maintenant des motocyclistes allemands. Comme la rue est trop étroite, ils se regroupent sur le trottoir. A côté du conducteur se trouvent deux hommes assis dans le side. Chacun d'eux tient une mitraillette. Mais ils n'avancent pas encore. La tension est à son comble. Les tempes s'affolent. Derrière les coins de rue et les fenêtres, une poignée d'hommes désespérés mais décidés attendent. Combien sont-ils ? Ne sommes-nous pas déjà isolés, avec quelques morts et quelques demi-morts dont les cris déchirent le silence ? Nous ne le savons pas. N'importe quel bruit serait plus supportable que ce silence dans lequel on ne sait plus qui est avec qui. Même les servants de la mitrailleuse dans la pièce voisine ne bougent pas.

Finalement les motos redémarrent. Ils apparaissent à droite et à gauche du char. Dans chaque side, l'un tient sa mitraillette dirigée vers le haut, l'autre vers la route. Ils tirent sans arrêt. En moins d'une minute ils arrivent devant notre maison. Ils sont au moins une quinzaine là. Je me tiens allongé sous la fenêtre. Truffy se penche. Je vois qu'il vise. J'épaule mon fusil. Truffy appuie sur la gâchette, j'en fais autant. Et le miracle se produit ! Ma Remington a tiré. Je la recharge en toute hâte. Malgré le bruit infernal qui déferle soudain sur nous, venant des motos, des chars, des avions, des bombes, des fusils mitrailleurs, des fusils, je perçois distinctement des ordres en allemand. Quelqu'un crie : « Fouillez la maison ! ». Au même moment, du verre vole en éclats près de nous. On tire dans notre fenêtre.

Je rampe dans la pièce d'à côté pour aller chercher des munitions. Une balle siffle à mes oreilles. Tiens, pensais-je inconsciemment, le coup ne vient pas de la route. C'est alors que j'entends près de moi : « Oh, les salauds ! »

Je rampe à côté des trois servants de la mitrailleuse, et je vois quelque chose qui, pour la première fois, me saisit d'horreur. Dans une fenêtre d'une des rares maisons encore intacte, de l'autre côté de la rue, la maison dans la porte de laquelle je m'étais dissimulé auparavant, une mitrailleuse est mise en position. Derrière la mitrailleuse apparaît un casque allemand qui disparaît ensuite rapidement. Mais l'homme ne peut pas disparaître assez vite, j'ai vu son visage. Ses yeux me fixent. Sans doute n'est-ce qu'une idée, mais il me semble que je n'ai jamais vu d'yeux aussi méchants. Et alors que je n'avais guère eu peur de tout ce qui est effroyable dans ce que l'homme a inventé, cet homme me fit peur. Les canons, les balles et les bombes ne m'avaient pas fait peur. C'est cet homme qui me fit peur.

En dessous, on entend : « Fouillez la maison ! ». Je traduis rapidement. Celui qui est à la mitrailleuse, un jeune aux yeux profonds et noirs, sans doute un Français du sud pensais-je, fait un signe aux deux autres. Le tout sans un mot et de manière extrêmement rapide. A demi-rampant, ils traînent la mitrailleuse près de l'escalier. Et presque aussitôt, elle crépite. Les jeunes arrosent le bas de l'escalier que les Allemands pensaient escalader.

Truffy se tient toujours derrière la fenêtre. Je ne l'entends pas mais il me fait comprendre par des signes qu'il n'a

plus de cartouches. Une grenade à manche tombe dans la pièce voisine mais n'explose pas. Les avions nous survolent. J'ai encore deux cartouches. Je les tiens dans la main si bien qu'elles deviennent toutes chaudes.

C'est alors que je sens soudain que Truffy me prend par le bras. Une voix nasillarde allemande retentit.

« Filons ! Filons ! » me glisse Truffy à l'oreille. Je le suis. Il me pousse en avant et couvre notre retraite en brandissant son revolver non chargé. Il semble avoir reconnu l'endroit auparavant de manière précise car il me conduit par un étroit corridor, me fait traverser un espace à demi en ruines, me fait descendre un escalier de bois et traverser finalement un débarras. Puis nous nous retrouvons à l'extérieur.

Nous devons avoir quitté la maison par son arrière. Nous nous trouvons dans un petit potager. Le mur est formé de vieilles pierres. Tout autour de nous, soudain, c'est une tranquille matinée d'été. Je m'arrête et respire profondément. Le bruit de la bataille nous parvient un peu assourdi.

« Viens ! » dit Truffy. Nous traversons un champ. Qu'est-ce que cela peut nous faire, si les avions nous repèrent ? Nous respirons, nous vivons.

Et nous savons ce que vivre signifie. (*à suivre*)